

CAHIER DE TEXTE

CANNE À SEL

Anooradha RUGHOONUNDUN

Version mai 2021

Canne à sel fait partie de la sélection 2021 du comité de lecture du collectif Troisième bureau et a été mis en lecture le 8 mai 2021 par Anooradha Rughoonundun dans le cadre de la 21^e édition du Festival Regards croisés au Théâtre 145-TMG à Grenoble.

Cet extrait est publié avec l'aimable autorisation de son autrice.

Retour vers le Cahier de texte *Canne à sel* via le lien :

<http://www.troisiembureau.com/2021/06/le-corps-des-vieux/>

Bonne lecture !

Canne à sel

matériau scénique

(Certaines parties du texte peuvent être librement prises pour didascalies et ne pas être dites)

1.

Le voisin débarque dans la cuisine. Il me regarde et j'entends que je crie. Je crie depuis quelques minutes. Il demande ce qui se passe, je lui aboie ma mère est morte, comme pour le lui reprocher à lui. Ma mère est morte, je lui crie. Là-bas, à Paris, là où elle fuit son île, on a retrouvé son corps diabétique. Et mon corps, paralysé dans la cuisine et les mains encore dans l'évier, mon corps on vient le chercher en voiture et on le met dans l'avion, en direction d'elle.

AVION

Par le hublot tout est noir. Le petit écran encastré dans le siège devant moi reflète mon visage, diffuse des films qu'il rend mauvais, indique une température si basse qu'elle dépasse toute réalité, indique l'heure au port de départ et l'heure au port d'arrivée car l'espace traversé, lui, est hors du temps. L'avion tourne à contre-sens de la terre et dans la nuit du voyage qui n'en est pas une, je reçois un rêve.

REVE

Je voyais mes ancêtres au temps des grandes famines lécher des pierres de sel pour tromper la faim. Alors ils avaient soif et ils partaient. Ensuite, je descendais à Tamarin dans les salines. Le soleil buvait l'eau, alors les pierres léchées revenaient en croûtes.

ESCALE

Face à la douane, une fontaine de pétrole haute de trois étages. Je marche sans fin dans de grands halls lumineux où il ne fait jamais nuit. Kilomètre après kilomètre, s'alignent des boutiques de luxe ponctuées de grandes voitures blanches. De petits vans transportent de petites vieilles qui serrent contre elles leurs achats. J'ai un bon pour manger dans un restaurant dit thaïlandais ; je mets quelques heures à l'atteindre ; je l'atteins ; j'y mâche avec obstination des conglomerats bruns qu'on veut me faire prendre pour de la poule. Le cadavre de ma mère, là-bas à Paris, à quelques heures de vol encore, me semble moins violent que cette ville centre commercial au nom d'aéroport. C'est pour que j'arrive là que mes ancêtres ont fui la misère, entassés dans les bateaux.

Prêts à mourir pour traverser les mers qu'habitaient alors les monstres et les démons. Pour s'en protéger, un tonneau d'eau de fleuve sacré – pâle figure parmi l'étendue infinie des eaux noires. Sur le pont les colons s'abreuvaient de whisky. Dans la soute à bagages, mes ancêtres avaient soif et suaient. Ils avaient signé d'une croix un contrat qu'ils ne pouvaient pas lire, s'engageant à mourir pour aller travailler. A nourrir de sueur les champs de canne à sucre. On ne brûla pas ma mère parmi les cannes où elle avait grandi. On la brûla comme on brûle les blancs.

2.

PARIS / CIMETIERE / comme on brûle les blancs

Le croque-mort : homme armoire, épaules carrées, les sourcils joints en mine constante de commisération. Serre la main de façon appuyée comme on doit l'enseigner dans les écoles de croque-mort, fait un effort pour ignorer la cellulite débordant de mon mini-short, me serre la main en inclinant son crâne avec lenteur et respect.

Catalogue des pompes funèbres : il y a des bois pour tous les cercueils, des métaux pour toutes les urnes, des tissus pour tous les linceuls. Bien sûr on pourrait envelopper la morte dans le drap de son lit mais ça chiffrerait deux cents euros de moins.

Comme on brûle les blancs, facebook tient lieu de faire-part. Like. RIP en comment.

Et on nous la montre avant de fermer à gros clous le couvercle de la boîte. Je la reconnais pas. Ou plutôt c'est déjà une morte. Le visage est amaigri, seule la peau lui reste sur le nez. La mâchoire est déplacée de son axe, ne tient plus au crâne que par une semi mandibule. Et encore. Le maquilleur a fait des efforts pour faire bonne figure et je ne reconnais ni le grain de sa peau, ni sa couleur.

REVE

Je descendais au trou d'eau douce, auprès de ma mère. Une tortue, maigre et vieille, regard vide, était assise dans son lit. Elle tendait les bras vers moi. Mon nom sortait de son ventre. Le sel de l'océan s'était cristallisé dans son cheveu et dans sa voix.

LE NOTAIRE

me serre la main, ne me regarde pas, me fait entrer, asseoir, signer un papier rédigé dans une langue que je ne comprends pas (pourtant c'est du français), me demande une somme aberrante et pose sur le bureau une pierre.

Elle est grise et blanche, par strates. Elle luit. Le notaire dit : « votre héritage ».

Je gratte son gros grain. J'y porte la langue – c'est une pierre de sel. Je la charge sur mon dos. Je marche.

Sous le pont du métro, des hommes sont allongés par terre en rangs d'oignons, sur le trottoir et dans l'attente. Ils ne dorment pas. Ils ont traversé les eaux noires et méditerranées sur des coques de plastique gonflable sans autre cale que la noyade.

Je marche, des soldats trop jeunes arpent les rues sous leurs bérets trop grands.

Une mère et sa fille, à genoux derrière un gobelet macdonalds. La mère brandit la carte de son identité, la fille répète une plainte comme si elle psalmodiait.

Je marche et d'un coup je m'arrête : sur une porte d'entrée, une grosse main de plastique remplace la poignée. Je la serre.

Dedans il fait chaud. Le vieux monsieur lève les yeux vers moi. Il sourit déjà. Il m'accueille parce que je suis entrée. Il dit : je vais te raconter ton histoire.

3.

Au début, dit le vieil homme, au tout début il n'y avait rien. Ensuite il y eut un grain. On dit que dieu créa le grain mais en vérité, il l'était : aux temps premiers, le grain était dieu et dieu était déesse.

Le grain était chaud, il était dense. Il s'étend : la matière avance sur le néant. La matière court dans tous les sens, elle s'attire et elle fait des étoiles. La déesse devient gravité et les étoiles se mettent à tourner. Ton étoile, le soleil, tourne sur elle-même, et un nuage lui tourne autour. Le nuage devient poussière et la poussière devient comètes, astéroïdes – et la poussière devient planètes.

Le vieux m'ouvre une autre bière. Il fait chaud auprès du radiateur à gaz qui trône dans sa cuisine. Dehors c'est l'hiver.

Ta planète, dit le vieux, ta planète la terre était chaude, si chaude que des vapeurs s'échappent de son corps. Dedans le magma tourne, se retourne encore, remonte des volcans mais n'a pas le temps de sécher que déjà la lave déborde de nouveau. La déesse voit la terre sans repos : pour la soulager, elle la refroidit. La vapeur se condense et c'est le grand déluge. Elle pleut, la terre pleut tout ce qu'elle n'a jamais plu auparavant, les eaux la recouvrent entière et la déesse devient dans l'eau la vie.

La vie, longtemps invisible, joue dans des mares chaudes à des jeux de chimiste. Vient alors le règne de la bactérie : l'herbe se met à pousser au fond de l'océan, la vie mange la lumière, la vie est éternelle – jusqu'au jour où les bactéries se mettent à copuler. Il faut bien laisser place à ce qui est enfanté, alors les bactéries se mettent à mourir.

Soudain surgit la morte qui m'a accouchée. Elle, elle n'a laissé la place qu'à son absence. Surgissent des eaux noires où on les a jetés, les sables de ma mère.

Le croque-mort m'avait descendue dans une salle au sous-sol. Là une table, une nappe bleue bien repassée et dessus, l'urne, plus kitch en vrai que sur le catalogue. On ne brûla pas ma mère comme brûlèrent ses parents au champ de canne à sucre. On ne consuma au feu sacré sa chair. On l'avait enfournée dans une pièce sans nom que le croque-mort appelait pudiquement les parties techniques comme on dit les parties honteuses. Chez les blancs personne, pas même la fille, personne ne voit le corps se dissoudre dans les deux mille degrés des parties techniques. Ensuite un anonyme, opérateur de crémation, ramasse les morceaux d'os et les concasse pour remplir l'urne. Chez les blancs, on fabrique du sable car il n'y a pas de cendres. Seuls les os subsistent aux résistances chauffantes. Le reste - la chair, la peau, les poils, la voix -, le reste est remonté dans les cheminées du crématorium, redevenu vapeur comme avant le déluge. Et je me rends compte que j'ai perdu le vieil homme, depuis longtemps dans son histoire les eaux ont gelé et la terre s'est couverte de glace et pour la première fois, c'était la fin du monde.

Et pourtant, dit le vieux, et pourtant la vie continua. Sous les eaux pour se protéger on se fait des coquilles, qui deviennent des squelettes, qui deviennent des coraux. La terre se noie sous sa lave, c'est la fin du monde à nouveau, puis la vie continue – encore. Le poisson sort de l'eau, il devient lézard. Le lézard saute en l'air, il devient oiseau. Le lézard accouche et c'est ainsi que tu es née.

Le vieux me regarde émerveillé que je sois née de tout ceci, émerveillé que je sois là. Il me presse contre lui, me dit à l'oreille des choses que je ne comprends pas, je comprends seulement qu'il veut copuler. Je le dégage, empoigne la grosse main de plastique de la porte et je sors dans le froid. Dans mon dos pèse la pierre salée de mon héritage.

[...]